La violence est au narcissisme ce que l'agressivité est à l'Œdipe

Gérard PIRLOT

Laboratoire LCPI, EA 4591, Université de Toulouse II Jean-Jaurès

Résumé : La violence est au narcissisme ce que l'agressivité est à l'Œdipe. La violence est synonyme sur le plan psychique d'une plaie brutale dans le Moi, le sujet ne pouvant plus éponger les masses d'excitations qui l'assaillent de l'intérieur et de l'extérieur le sidérant, le traumatisant, pouvant aboutir à des névroses traumatiques, des « psychoses par débordement » (Freud 1894), des difficultés de contrôle émotionnel ou à des réactions violentes de la part de celui l'ayant subi. S'il y a des violences physiques, il y a aussi celles sociales et relationnelles : pauvreté, précarité, mépris, harcèlement, chômage, deuils précoces, silence ou absence répétées de réponse de l'autre, etc., amenant à des dépressions narcissiques. Aveugle, la violence est au narcissisme ce que l'agressivité est à l'Œdipe. Elle ne reconnaît pas l'altérité de l'autre là où Œdipe reconnaît, dans la rivalité, ces altérités. Elle peut provenir d'événements douloureux dans l'enfance lourds de conséquences pour les générations suivantes : morts violentes, suicides, aboutissant à des « traumatismes transgénérationnels » pour la seconde génération. Brèche dans le narcissisme du Moi, la violence n'est pourtant pas sans possibilité d'expression esthétique comme en témoignent certaines vocations artistiques, de Beethoven, fils d'alcoolique, à Francis Bacon à l'enfance meurtrie ou encore, en littérature, de J. Genet à S. Beckett. La violence qu'est la perte d'un parent dans l'enfance ne se trouve-t-elle pas souvent être à la source de vocations artistiques ? L'œuvre artistique n'est-elle pas trans-narcissique, à savoir désir de réparation, parfois dans une violente provocation, du narcissisme blessé cautérisé par l'admiration toute narcissique du lecteur ou spectateur ?

Mots-clés : Mots clés : psychanalyse-violence-narcissisme

Abstract: Violence is to narcissism what aggression is to Oedipus. In psychological terms, violence is synonymous with a brutal wound in the Ego; the subject is no longer able to absorb the masses of excitations that assail it from within and without, staggering and traumatising it, and leading to traumatic neuroses, "psychoses by overflow" (Freud 1894), difficulties with emotional control or violent reactions on the part of the victim. While there is physical violence, there is also social and relational violence: poverty, insecurity, contempt, harassment, unemployment, early bereavement, silence or repeated lack of response from others, etc., leading to narcissistic depression. Blind violence is to narcissism what aggression is to Oedipus. It does not recognise the otherness of the other, whereas Oedipus recognises otherness in rivalry. It may stem from painful events in childhood that have serious consequences for subsequent generations: violent deaths, suicide, leading to "transgenerational trauma" for the second generation. Violence, as a breach in the narcissism of the Ego, is not without aesthetic expression, as shown by certain artistic vocations, from Beethoven, the son of an alcoholic, to Francis Bacon, whose childhood was scarred, and in literature, from J. Genet to S. Beckett. Isn't the violence of losing a parent in childhood the source of artistic vocations? Isn't artistic work trans-narcissistic, i.e. a desire to repair, sometimes with violent provocation, the wounded narcissism cauterised by the narcissistic admiration of the reader or spectator?

Keywords: psychoanalysis-violence-narcissism

« Un art dont toute violence serait exclue ne serait plus un art » Philippe Sollers

(Sollers/Soulillou : 2009)

Dans ce XXI^e^ siècle, la violence joue le même rôle que la folie au XVIII^e^ siècle, l'hystérie au XIX^e^ et la psychose au XX^e^ : elle interroge autant la psychiatrie, la psychanalyse que la sociologie, l'anthropologie et la politique. Les violences apparaissent ainsi comme « bornes ou confins » de nombres de pathologies psychiques particulièrement observables chez les patients dits « états-limites ».

Car limite, la violence l'est : limite entre l'individu et le collectif, le subjectif et le social, le geste et la parole, la peur en soi et celle renvoyée à l'autre. Pathologie de l'individuel, la violence renvoie certes à la psychopathologie, mais à moins de penser à une quelconque génétique de la violence qui n'existe pas, sauf les sujets XXY, on ne peut que se rendre à l'évidence de la prégnance de facteurs environnementaux (familiaux, sociaux) qui ne sont jamais absents et jouent dans son advenue.

Pourtant, et ce n'est ainsi rien de moins que son paradoxe, la violence fait partie de la vie : elle est affirmation d'une existence en même temps qu'une défense de la cohésion interne de celle-ci. Elle appartient également à la vie de l'esprit. Comme a pu le dire Paul Valéry, « la violence a pour ambition de trancher en un certain temps, et par dissipation brusque des énergies, des difficultés qui demanderaient au contraire l'analyse la plus fine et des essais très prudents […] » (Valéry 1918 : 1460).

Du point de vue psychique la violence est synonyme d'une plaie brutale dans le Moi, le sujet ne pouvant plus éponger les masses d'excitations qui l'assaillent de l'intérieur et de l'extérieur et le sidèrent, le traumatisent, pouvant aboutir à des névroses traumatiques, des "psychoses par débordement" (Freud 1894), des difficultés de contrôle émotionnel ou à des réactions violentes de la part de celui l'ayant subi.

Le dictionnaire Littré donne cette définition de la violence : « qualité de ce qui agit avec force[1] ». Dans cette définition, on remarque que la qualité se trouve réunie à la quantité, à la force. Pourtant toute force n'est pas violence. Ce qui produit celle-ci provient d'autres facteurs : la contrainte, la brièveté du temps d'action, la coupure d'avec le langage, la brutalité, le non-sens de l'acte ainsi que le sentiment d'intrusion, de confusion entre l'intérieur et l'extérieur. La violence du désir, la violence d'une émotion ne sont pas nécessairement agressives mais montrent la dépossession du sujet par rapport à la force qui le possède.

Souvenons-nous des mythes d'origine qui sont tous des cycles de violence. Dans la Grèce antique, la Théogonie d'Hésiode parle des mythes violents de la Création, et les mythes olympiens également : castration d'Ouranos ayant jeté ses enfants – dont les gouttes de sang donnèrent les Érinyes et leurs fureurs – ou le cannibalisme et l'infanticide de Cronos lui-même tué par Zeus, ou encore la violence du héros moderne et civilisateur que fut Prométhée.

[1] Emile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, vol. 4, Paris, Librairie Hachette, 1874, p. 2499.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

Au début des temps historiques, comme du temps psychique, ont donc régné le chaos et la violence, l'œuvre de Mélanie Klein ne dit pas autre chose pour ce qui concerne les débuts psychiques (Pirlot 2001).

Les héros grecs, ou certains dieux, se confrontèrent à la violence pour mieux la domestiquer, la civiliser afin d'utiliser sa force, son énergie potentiellement transgressive, comme par exemple dans l'art. À cet égard le dieu Apollon représente une figure exemplaire des liens entre violence et création de l'ordre civil. Dans sa très belle étude sur ce dieu, Marcel Detienne (1998) souligne qu'incarnant l'harmonie, la beauté, la lumière, voire la sagesse, Apollon reste pourtant l'incarnation de la violence. Carnassier, cruel, égorgeur, orgueilleux, grand mangeur de viande, aimant à tailler celle-ci comme les routes et les chemins, Apollon découpe la chair comme les territoires, se plaisant à ordonner ainsi l'espace public. Avec lui, comme avec Romulus et Rémus, la violence est ainsi inséparablement liée à la fondation de cités, de la *polis*, de l'ordre politique et citoyen.

Autrement dit, la violence est fondatrice de la loi, revendiquant son antériorité par rapport à celle-ci en voulant précisément l'abattre.

Les rites de sacrifice, de la fête juive de la Ligature, permettent d'entretenir ce que Georges Balandier (1979 : 13) appelait une « violence de maintien » ou « de fonctionnement » régénératrice de toute vie sociale (*cf.* le rôle de la victime émissaire) en même temps qu'elle est une solution visant à contrecarrer le risque de perte de cohérence interne d'un groupe quand la force virile des adolescents le menace par exemple.

Ces rites sont intergénérationnels. Comme pour feu le service militaire, les anciens les ordonnent sur les plus jeunes. Ce sont ces rites qui précisément font défaut dans l'histoire des jeunes et moins jeunes privilégiant le recours à la violence.

Manquant de liens, de « ligature », nombre d'adolescents aujourd'hui télescopent les fantasmes archaïques de destruction, comme ceux rencontrés dans les mythes précités, ne pouvant intégrer une violence de maintien encadrée et sublimée socialement. Le plus souvent la déstructuration des cadres familiaux et sociaux, l'absence de limite, ne semblent pas avoir permis l'intégration de normes : celles-ci ne peuvent être acceptées qu'avec un minimum d'amour parental et environnemental, ceci afin de permettre une renonciation acceptable à la satisfaction immédiate. Ils ne peuvent se séparer de cette satisfaction immédiate comme de leur mère faute d'un tiers (paternel) séparateur créant les conditions de l'inhibition de toute violence par peur du talion ou d'une castration imaginaire.

En deçà de la violence pathologique sur laquelle je reviendrai, force est de souligner que la violence fait partie de la « force » de la vie et qu'il y a un certain travail psychique individuel et civilisationnel à accepter sa violence et ne pas la confondre avec la faute, la culpabilité (ou, si la confusion à lieu, ne pas la projeter sur un autre : le bouc-émissaire, l'étranger).

Il y a ainsi une nécessaire violence comme celle de l'affirmation de soi et de son territoire (*cf.* Apollon), ou de la résistance à l'abus de pouvoir de l'autre.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

En d'autres termes la violence fait partie de la vie, de l'Éros même dans ce qu'il a de plus puissant. Georges Bataille ne dit pas autre chose dans son livre *L'érotisme* : « Que signifie l'érotisme des corps sinon la violation de l'être des partenaires ? Une violence qui confine à la mort ? Qui confine au meurtre ? » (Bataille 1957 : 24). À ce titre la violence de l'érotisme, la « violence érotisée » qu'est la perversion, réside dans cette dissolution des formes constituées poussant à la transgression des émotions comme à la fétichisation de l'objet de désir dans un mouvement où celui-ci peut se retrouver inanimé (Tomassini 1992), « désanimé » (Kestemberg 1978) ou chosifié (Racamier 1992).

1 Étymologie : violence et « biolence »

Que la violence ait à voir, en deçà de l'Eros, avec la vie elle-même, l'étymologie nous en donne témoignage. Le mot violence recouvre en effet celui de "vie" (Bergeret 1994). Violence vient du latin *violentia* signifiant violence, caractère violent ou farouche, "force". Le verbe *violare* signifie traiter avec violence, profaner, transgresser, avec une insistance sur l'infraction et l'outrage.

Ces termes renvoient à *vis* du latin, qui veut dire "force", "vigueur", "puissance", "violence" ou encore "emploi de la force physique", mais aussi "quantité", "abondance", "essence" ou "caractère essentiel d'une chose".

On saisit ici que, sur le plan psychique et physiologique, la poussée pubertaire, endocrinienne du pré-adolescent, par sa force hormonale et pulsionnelle qui fait irruption en lui, réalise une certaine violence à l'adolescent lui-même, celle d'un corps se transformant parfois jusqu'au sentiment de dépossession de soi-même.

Mais poursuivons sur l'étymologie. Au *vis* latin correspond l'*is* homérique qui signifie "force", "vigueur" et qui se rattache à *Bia* qui renvoie à la "force vitale", à "la force du corps", à "la vigueur" et, en conséquence, à l'emploi de la force, de la violence.

Les linguistes rattachent ces termes au sanskrit *j(i)ya* qui signifie prédominance, puissance, domination. Il n'aura pas échappé au lecteur que *Bia* a la même racine que *Bios*, la vie (substantif qui signifie aussi "la tension de l'arc"), mot qui a donné les qualificatifs de nombre de sciences de la vie : bio-logie, bio-physique, etc.

Les termes de *bia-via-vita* expriment ainsi un désir, une farouche volonté (les deux confondus) de vie, un instinct violent de survie et d'auto-conservation de l'être lui-même.

En ce sens, on pourrait avancer qu'il existe d'un côté et avec un néologisme, une "biolence" (Pirlot, 2009a), proche d'une pulsion de vie jaillissante d'un "jet" que devra intégrer le futur su-jet, biolence inhérente à toute affirmation de soi, de son autoconservation, de son narcissisme surtout quand ceux-ci sont menacés et, il y aurait, d'un autre côté, une violence relevant d'un viol des limites de soi, de son intégrité narcissique, de son identité.

Du côté de la victime une contre-force aussi violente peut surgir que l'on pourrait qualifier de violence du désespoir, d'énergie du désespoir, pour ne pas mourir par exemple.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

2 Violence et agressivité : Répression et refoulement – Angoisse et peur

Autrement dit, aveugle, la violence est au narcissisme ce que l'agressivité est à l'Œdipe. La violence ne reconnaît pas l'altérité de l'autre là où Œdipe, et l'agressivité qui en découle, reconnaissent, dans la rivalité, ces altérités (Pirlot 2001).

Une façon de saisir la différence entre violence et agressivité est de comprendre celle entre répression et refoulement, ou celle entre angoisse et peur, couples qui forment un chiasme particulier.

Le refoulement *(Verdrängung)* est « Une opération par laquelle le sujet cherche à repousser ou à maintenir dans l'inconscient des représentations (pensées, images, souvenirs) liées à la pulsion. Le refoulement se produit dans les cas où la satisfaction d'une pulsion – susceptible de procurer du plaisir – risquerait de provoquer du déplaisir à l'égard d'autres exigences » (Laplanche/Pontalis 1967 : 392), en particulier celles de la conscience morale, des interdits sociaux, du Surmoi. Le refoulement est une opération inconsciente, qui se passe à l'insu du Moi et qui touche essentiellement des représentations et pulsions qui mettent en œuvre des fantasmes sexuels interdits. Ce refoulement va créer des tensions dans le psychisme générant conflits, angoisse et culpabilité.

La répression *(Unterdrückung)* est quant à elle une opération psychique consciente cherchant à faire disparaître de la conscience un contenu déplaisant ou inopportun : idée, affect, etc… ; je réprime ce que j'ai perçu en moi de ma haine, de ma colère, de ma violence. La répression s'appuie sur un autre mécanisme de défense, le clivage du Moi. Dès lors ce qui est réprimé n'augmente pas mon capital refoulé (mes fantasmes sexuels inconscients), à l'inverse du refoulement, mais augmente la quantité d'excitations et d'affects ayant blessé, traumatisé précocement mon narcissisme, mon identité, l'autoconservation de mon être, de mon Moi et qu'il faut cliver pour ne pas envahir celui-ci.

Toutefois, lorsque cette quantité d'affect déborde lors d'un contact ou d'une relation avec un sujet qui soulèvent en moi des tensions, alors le passage à l'acte, de même que certaines somatisations[2], peuvent survenir : un mot, un regard – j'y reviendrai –, peuvent alors toucher la zone de sensibilité d'un inconscient « à fleur de peau » du fait de carences dans le narcissisme du Moi.

Dans ce contexte théorique, l'agressivité peut être placée sous le signe du refoulement alors que la violence le sera sous celui de la répression. La violence est ainsi à la répression pulsionnelle ce que l'agressivité est au refoulement.

Dans l'optique freudienne, l'agressivité s'accroît en effet par refoulement de la libido : plus la vie sexuelle et le désir sont refoulés, plus l'agressivité et l'angoisse augmentent. L'angoisse se situe en effet dans un lien d'inclusion aux pulsions érotiques alors que la violence est dans un lien d'exclusion à celles-ci, hormis, on l'a vu, dans le champ de certaines perversions agies. La violence est de l'ordre de la survie psychique ou corporelle, de l'autoconservation, des besoins d'identité, de reconnaissance, etc., alors

[2] *Cf.* les travaux de l'École Psychosomatique de Paris : P. Marty, M. Fain, M ; de M'Uzan, Ch. David.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

que l'agressivité, plus névrotique, est de l'ordre de l'Éros, du désir et de la rivalité, bien qu'évidemment, dans la vie courante, les deux soient intimement liées et intriquées.

Au couple « agressivité-violence » s'ajoute celui de « peur-angoisse ». La peur (de mourir, d'être annihilé) est en effet au cœur du problème de la violence, agie ou pas. L'angoisse, profondément flottante, cherche son objet et celui-ci peut varier d'une époque à l'autre chez l'individu : à 5 ans, il a peur des gros objets, les chiens par exemple et, à huit ans, des petits, les araignées. Quand elle se fixe à l'objet, l'angoisse peut devenir peur, phobie : on a peur '*de*' quelque chose. Aussi, si l'angoisse comme agressivité peut être flottante, en quête d'objet, la violence, elle, trouve celui-ci dans celui de la peur. Derrière cette violence qui cherche à faire peur – et qui fait peur – se cache en effet une peur de l'autre, comme de soi-même et de ses pulsions perçues comme toujours débordantes et effractives.

Les études du psychiatre et psychanalyste Claude Balier ne montrent pas autre chose ; tous les criminels et délinquants violents pris en charge en prison ont été répétitivement effrayés dans leur enfance par leur père, beau-père, leur mère ou un proche.

Il y a chez ces sujets une véritable phobie du regard et du visage de l'autre qui, psychiquement, les transperce, les pénètre, les agresse. « Il suffisait que quelqu'un me regarde, dit Igor, pour qu'immédiatement je lui fonce dessus » (Balier 1988 : 161). Cette phobie du regard se superposait chez cet homme à celle de la terreur recherchée du dernier regard de sa victime quand il l'étranglait.

Pour Claude Balier l'agir – criminel et violent – tente bien souvent de faire disparaître une peur, une phobie de devenir fou et d'être anéanti par le regard de sa futur victime, regard pénétrant et vécu comme tout-puissant comme l'avait été celui d'un père ou d'une mère effrayants. De fait, la peur du regard de l'autre et son avers, la fascination pour ce regard, recouvrent celle d'être transpercé, possédé, effracté, "passivé" et "féminisé" par ce regard.

Toutes ces violences proviennent de triangulations œdipiennes défaillantes, par distance excessive ou symbiose entre partenaires du couple parental. Elles peuvent se répéter d'une génération à l'autre… comme d'autres violences.

Ces constatations sont à rapprocher de celles de Yehuda (1993) et de Kestenberg et Gampel (1983) parlant de « traumatismes transgénérationnels » dans leurs travaux sur les conséquences, pour la seconde génération, de la Shoah. Les travaux de van der Hal-Van Raalte (2007) et ceux de Keilson (1992) ont évoqué, quant aux violences anéantissantes subies par une génération, l'hypothèse de « trauma séquentiel » dans la génération suivante et celle ultérieure, qui se retrouve jusque dans la vie sexuelle et maritale des sujets (Lev-Wiesel/Amir 2003). Ceci renvoie également à ce que le psychanalyste anglais Masud Khan avait appelé « traumatismes cumulatifs » à l'origine de troubles psychiques post-traumatiques ou de maladies somatiques dans lesquelles étaient pointées la « crainte d'effondrement » *(fear of breakdown)* et la « détresse primitive » de l'enfant décrite par Donald W. Winnicott (1975)[3].

[3] Winnicott insista sur ce point que cette « peur de l'effondrement » pouvait être opposée au fait que « si l'expérience de vide n'a pas été éprouvée comme telle au début, elle devient un état compulsivement recherché » (Winnicott 1975 : 43). Rappelons que le vide est un concept appartenant au bouddhisme et

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

3 Violence « froide », relationnelle : le harcèlement moral

Enfin, deux choses pour terminer. S'il y a des violences physiques, disons « chaudes », il y a aussi des violences « froides », ainsi celles sociales et relationnelles trouvées dans la pauvreté, la précarité, le mépris, le harcèlement, le chômage, le silence ou l'absence répétée de réponse de l'autre, etc., amenant à des dépressions narcissiques (Pirlot 2009b et 2012), voire des suicides. Les violences morales et psychiques, que vivent nombre de salariés, se développent de manière exponentielle, comme le soulignent les travaux du psychiatre, psychanalyste et professeur de médecine de travail, Christophe Dejours : *Souffrance en France* (1998).

On peut aussi se reporter au livre plus ancien de Marie-France Hirigoyen (1998) sur la notion de « harcèlement moral » désignant des pratiques perverses, tant individuelles que groupales, familiales et institutionnelles, et aux travaux de Paul-Claude Racamier (1986) sur les perversions narcissiques.

La violence du harcèlement moral est ainsi celle d'un refus de la communication directe, d'une disqualification répétée de la victime, d'une déformation du langage par le recours à des expressions désaffectivées, inauthentiques, à des techniques comme les incohérences des arguments, l'emploi de paradoxes, etc. Du côté de la victime, apparaissent progressivement la sidération, la confusion, le doute, l'angoisse, l'isolement, et, évidemment, toutes les conséquences psychopathologiques structurées : trouble dépressif, auto-agression, troubles anxieux, psychosomatiques, abus de substances tranquillisantes…

Le chantage à l'amour ou à la souffrance est ainsi un des procédés les plus usés par le ou les parents pervers narcissiques, exemple clinique :

> Céline annonce à son père qu'elle a été violée et qu'elle a porté plainte. Le violeur ayant été pris grâce au sang-froid de Céline, il va y avoir un procès. La première réaction du père est de dire : « Tu ferais mieux de ne pas en parler à ta mère. La pauvre, cela va lui faire un souci de plus ! »

Enfin, un dernier mot sur cette violence particulière qui évoque « la banalité du mal » chère à Hanna Arendt : celle du mépris social de classe. Quant un haut personnage de l'État déclare : « Une gare, c'est un lieu où on croise des gens qui réussissent et des gens qui ne sont rien, parce que c'est un lieu où on passe, parce que c'est un lieu qu'on partage », ou encore « Je n'adore pas le mot de pénibilité, parce que ça donne le sentiment que le travail serait pénible », ces déclarations révèlent un grand mépris de classe envers ceux qui n'ont pas eu la chance de naître dans des draps de soie, de n'avoir pas eu deux parents médecins, dont un professeur de médecine, penchés sur leurs berceaux (*cf.* Charlot/Pinçon-Charlot 2019 : 24).

---

aussi à la philosophie présocratique, ou celle de Hegel (1807 ; 1966 : 89) où il représente l'élément moteur conçu comme négatif. Signalons avec Olivier Flournoy (1975) que le Moi-Idéal est vecteur de vide puisque empêchant d'accéder au "vrai-Self".

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

On ne peut que remarquer qu'il ne faut sans doute jamais avoir travaillé dur pour faire une telle déclaration ! – ce qui est d'une extrême violence symbolique pour ceux pour qui le travail est pénible.

4 Violence, deuil et création artistique

Brèche dans le narcissisme du Moi, la violence n'est pourtant pas sans possibilité d'expression esthétique comme en témoignent nombre de vocations artistiques, de Beethoven, fils d'alcoolique, à Francis Bacon à l'enfance meurtrie ou encore, en littérature, de Jean Genet à Samuel Beckett. La violence qu'est la perte d'un parent dans l'enfance se trouve également être à la source de vocations artistiques (Pirlot 2018).

Dès 1953, Marc Kanzer, dans un article intitulé « Writers and the Early Loss of Parents », a relevé la grande fréquence des orphelins de père ou de mère, ou de deuils de frères et sœurs chez les écrivains, ou certains peintres comme Vincent van Gogh, Salvador Dali, Charlotte Salomon, Nicolas de Staël, René Magritte.

Kanzer dresse une longue liste, qui mêle Byron et Coleridge, Swift, Brontë, Rousseau, Tolstoï, Edgar Poe, George Sand. Philippe Brenot, à qui nous devons ce rappel, ajoute que « l'hypothèse sera reprise en 1975 par le psychanalyste américain Georges Pollock, qui analyse les conséquences de la perte parentale sur la créativité ou l'inventivité de plus de mille écrivains, scientifiques, artistes ou personnages politiques ».

Le psychanalyste comprend l'acte de création comme une tentative toujours vaine et infructueuse de réparation de la violence d'une perte. Cette réflexion sera largement développée par André Haynal et l'école genevoise de psychiatrie, puis par un psychologue américain, Marvin Eisenstadt. Dans *Dépression et créativité* (1987), André Haynal souligne le rôle des séparations précoces chez les créateurs : sur trente-cinq grands écrivains français du XIXe siècle sélectionnés par lui, dix-sept d'entre eux ont vécu dans leur enfance la perte ou la séparation d'avec au moins l'un des deux parents. Il cite les travaux de Martindale (1972) qui a noté que 30 % d'un échantillon de poètes célèbres anglais et français venaient de foyers d'où le père était absent.

Pour conforter cette thèse, Philippe Brenot évoque le texte classique de Suétone sur *Les Vies des douze Césars,* qui nous apprend que dix d'entre eux étaient orphelins. Il cite également l'étude de Lucille Iremonger de 1970 dans laquelle est relevé que sur vingt-quatre Premiers ministres britanniques quinze d'entre eux, c'est-à-dire 62,5 %, étaient aussi orphelins. De nombreux hommes politiques ont connu la perte du père en bas âge ou à l'adolescence – César, Napoléon, Lénine –, ce qui a vraisemblablement constitué un facteur d'accomplissement.

En fait, pour conclure, le psychanalyste ne peut que relever que l'œuvre artistique est transnarcissique, à savoir désir de réparation du narcissisme blessé de l'auteur par l'admiration toute narcissique du lecteur ou spectateur.

Cette réparation passe parfois par le transfert de ce que l'évènement violent à provoqué chez l'auteur, celui-ci déployant son œuvre par et dans une violente provocation et subversion, choquant ou sidérant a minima ainsi le spectateur ou lecteur comme il l'a été lui-même par l'évènement violent qui a pu durablement le déstabiliser.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

Philippe Sollers (2009) le dit autrement : « Un art dont toute violence serait exclue ne serait plus un art » (Sollers/Soulillou : 2009).

Bibliographie

Balandier, Georges, « Violence et anthropologie », in : Maffesoli, Michel ; Bruston, André (dir.), *Violence et transgression*, Paris, Anthropos, 1979, p. 9-22.

Balier, Claude (1988), *Psychanalyse des comportements violents*, Paris, PUF.

Bataille, Georges (1957), *L'érotisme*, Paris, Les éditions de Minuit, coll. « Arguments ».

Bergeret, Jean (1994), *La violence et la vie,* Paris, Payot & Rivages.

Brenot, Philippe (2007), *Le Génie et la Folie*, Odile Jacob, Paris.

Charlot, Michel ; Pinçon-Charlot, Monique (2019), *Le Président des ultra-riches*, Paris, La découverte.

Chartier, Jean Pierre (1999), « Freud et les jeunes de banlieues », *Carnet Psy*, n° 48, p. 31-33.

Dejours, Cristophe (1998), *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, coll. « Points ».

Detienne, Marcel (1998), *Apollon le couteau à la main. Une approche expérimentale du polythéisme grec,* Paris, Gallimard.

Eisenstadt, Marvin ; Haynal, André ; Rentchnick, Pierre ; de Senarclens, Pierre (dir.) (1989), *Parental Loss and Achievement*, Madison (CT), International University Press.

Flournoy, Olivier (1975), « Le moi-idéal : vecteur de vide », *Nouvelle Revue de Psychanalyse,* n° 11, p. 45-62.

Freud, Sigmund (1894), « Les névropsychoses de défense », traduction française de Jean Laplanche, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », p. 1-14 (1ère édition allemande : « Die Abwehr-Neuropsychosen : Versuch einer psychologischen Theorie der acquirierten Hysterie, vieler Phobien und Zwangsvorstellungen und gewisser hallucinatorischer Psychosen », *Neurologisches Centralblatt*, vol. 13, 1894, n° 10, p. 362-364, n° 11, p. 402-409.

Gampel, Yolanda (1992), « Thus, being a survivor… », *Psychology : Research and Practice*, n° 21, p. 325-330.

Haynal, André (1987), *Dépression et créativité : le sens du désespoir*, Meyzieu, Césura.

Hegel, Georg Wilhelm Friedrich (1966), Préface à *La phénoménologie de l'esprit*, traduction française de Jean Hyppolite, Paris, Aubier-Montaigne, coll. « Bibliothèque philosophique bilingue » (édition en allemand : *Vorrede zur Phänomenologie des Geistes*, Bamberg et Würzburg, J. A. Goebhardt, 1807).

Hirigoyen, Marie-France (1998), *Le harcèlement moral,* Paris, Syros.

Kanzer, Mark (1953), « Writers and the Early Loss of Parents », *Journal Hillside Hospital,* n° 2, p. 148-151.

Kestemberg, Evelyne (1978), « La relation fétichique à l'objet », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 2, p. 195-214.

Kestenberg, Judith ; Gampel, Yolanda (1983), « Growing up in the holocaust culture », *Israel journal of psychiatry and related sciences*, vol. 20, p. 129-146.

Laplanche, Jean ; Pontalis, Jean-Bertrand (1967), *Vocabulaire de Psychanalyse*, Paris, PUF.

Martindale, Colin (1972), « Father absence, psychopathology and poetic eminence », *Psychological Reports,* n° 31, p. 843-847.

Pirlot, Gérard (2001), *Violences et souffrances à l'adolescence*, Paris, L'Harmattan.

Pirlot, Gérard (2009a), « Violence ou 'biolence' ? », *Médecine & culture*, n° 10, p. 22-25.

Pirlot, Gérard (2009b), *Déserts intérieurs : Le vide négatif dans la clinique psychique contemporaine et positif chez Pascal, Descartes ou dans l'appareil d'âme*, Toulouse, Eres.

Pirlot, Gérard (2012), « Violences froides postmodernes », in : Aïn, Joyce (dir.), *Violences chaudes, violences froides*, Toulouse, Eres, p. 169-189.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918

Pirlot, Gérard (2018), *Psyché dans ses reflets (d'amour) créateurs face à la séparation : Montaigne, Descartes, Pascal, Freud, Magritte,* Toulouse, Presses universitaires du Midi.

Racamier, Paul-Claude (1986), « Entre agonie psychique, déni psychotique et perversion narcissique », *Revue française de Psychanalyse*, vol. 50, n° 5, p. 1299-1309.

Racamier, Paul-Claude (1992), *Le génie des origines*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque Scientifique ».

Lev-Wiesel, Rachel ; Amir, Marianne (2003), « The Effects of Similarity Versus Dissimilarity of Spouses' Traumatic Childhood Events on Psychological Well-Being and Marital Quality », *Journal of Family Issues*, vol. 24, n° 6, p. 737-752.

Renault d'Allones, Myriam (2016), *Le Miroir et la Scène. Ce que peut la représentation politique,* Paris, Seuil.

Renault d'Allones, Myriam (2018), *La faiblesse du vrai,* Paris, Seuil.

Sollers, Philippe ; Soulillou, Jacques (2009), « L'art peut-il tout dire ? », *Le Monde*, 22 juillet 2009 (en ligne : <http://www.pileface.com/sollers/spip. php ?article900>, consulté le 24 juillet 2023).

van der Hal-Van Raalte, Elisheva ; van Jzendoorn, Marinus ; Bakermans-Kranenburg, Marian (2007), « Quality of care after early childhood trauma and well-being in later life : Child Holocaust survivors reaching old age », *American Journal of Orthopsychiatry*, vol. 77, n° 4, p. 514-522.

Winnicott, Donald Woods (1975), « La crainte de l'effondrement », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 11, p. 35-44.

Yehuda, Rachel (1993), « Enhanced suppression of cortisol following a low dose of dexamethasone with posttraumatic stress disorder », *American Journal of Psychiatry*, vol. 150, n° 1, p. 3-86.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Silence, son et langage. Expérience et esthétisation de la violence organisée aux XXe et XXIe siècles*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004918, doi : 10.17184/eac.9782813004918